

mordiale, ou la modifier et lui imprimer un rythme nouveau ⁽¹⁾. Tantôt elle engendre la régularité; tantôt, soumise à la volonté ou à la force des circonstances, elle permet à l'irrégularité de s'établir; elle en assure la tolérance et même l'innocuité.

o. — L'habitude est ordinairement un auxiliaire efficace du principe conservateur. — C'est elle, en effet, qui doue l'organisme de cette flexibilité sans laquelle l'existence rencontrerait sans cesse des obstacles insurmontables. Elle atténue ou fait impunément braver les plus fâcheuses influences ⁽²⁾. Elle prépare les organes à l'action, et vient en aide à la faiblesse, par l'ordre et la régularité qu'elle détermine.

N'oublions pas de signaler ses abus, lorsque, provoquant des besoins factices, précipitant ou enchaînant le mouvement organique, introduisant le désordre dans les actes de l'économie, elle se met en opposition avec les plus légitimes et les plus salutaires tendances de la nature. Par elle, agit alors le génie du mal et se prépare le rapide épuisement de la vie.

p. — L'habitude intervient puissamment dans l'influence qu'exercent sur l'organisme l'éducation, les professions, les habitations, les climats, les institutions politiques et religieuses. — Les développements dont cette proposition est susceptible, me conduiraient plus loin que je ne le désire. J'ai hâte de terminer les considérations générales, auxquelles il m'avait paru nécessaire de consacrer les premières pages de ce livre.

⁽¹⁾ Burdach; *Physiol.*, t. V, p. 179.

⁽²⁾ Richter; *De lege consuetudinis concilianda cum legibus medicis*. Opuscula, t. III, p. 271. — Alibert; *Mém. de la Soc. méd. d'émul.*, t. 1, p. 397.

PATHOLOGIE ET THÉRAPIE

GÉNÉRALES.

La pathologie et la thérapie générales ont pour objet l'étude des attributs communs des maladies et la connaissance des règles ou des principes sur lesquels doit reposer le traitement.

A cette double connaissance se rattachent deux ordres de considérations.

Par le premier, la maladie est étudiée d'une manière abstraite, sous toutes ses faces, c'est-à-dire relativement à ses diverses causes, à ses symptômes, à sa marche, etc. Le traitement est envisagé dans l'ensemble des ressources dont le praticien peut disposer.

Par le second, les maladies sont rapprochées suivant leurs affinités principales, et forment des groupes ou des classes distinctes, offrant, soit dans leur histoire, soit dans leur thérapie, des traits communs, des points de contact multipliés et caractéristiques.

C'est dans le premier sens que la pathologie générale a été considérée par Gaubius ⁽¹⁾, par Rega ⁽²⁾, par M. Chomel ⁽³⁾, par Cailliot ⁽⁴⁾, par MM. Hardy et Behier ⁽⁵⁾, etc.

⁽¹⁾ *Institutiones pathologiæ medicinalis*. Lug. Batav., 1758. Trad. en français par Sue, 1788.

⁽²⁾ *Accurata medendi methodus quantum fieri potest ab omni hypothesis abstracta*. Coloniae Agrippinæ, 1765.

⁽³⁾ *Éléments de Pathologie générale*, 1 vol. in-8°, 1817-1824.

⁽⁴⁾ *Pathologie générale*, 2 vol. in-8°, 1819.

⁽⁵⁾ *Traité élém. de Pathol. int.* Tome 1^{er}: *Pathol. génér. et Séméiologie*. Paris, 1844.

M. Dubois (d'Amiens) l'a présentée sous les deux points de vue que je viens de signaler ⁽¹⁾.

Pour établir entre ces deux parties de la pathologie et de la thérapie générales, une distinction suffisamment tranchée, je renferme dans la première ce qu'on doit appeler les *généralités de la pathologie et de la thérapie*, et dans la seconde, tout ce qui se rapporte aux diverses classes de *maladies considérées en général*.

PREMIÈRE PARTIE.

GÉNÉRALITÉS DE LA PATHOLOGIE ET DE LA THÉRAPIE.

1^{re} DIVISION.

GÉNÉRALITÉS DE LA PATHOLOGIE.

La pathologie (*παθος*, maladie; *λογος*, discours) est la science des maladies.

Elle a été divisée en *interne* et en *externe*, selon le siège des affections dont elle traite. A cette division correspond la séparation de la médecine et de la chirurgie.

Cette distinction a été nécessitée par l'étendue de la science, par les difficultés de l'art, par l'impossibilité d'en approfondir également toutes les parties.

Si dans leur étude première, ces deux branches doivent être rapprochées, afin qu'elles s'éclaircissent mutuellement; si, naissant d'un tronc commun, elles témoignent de la primitive unité de l'art médical, leur distinction devient utile dès qu'il s'agit de l'application pratique, l'attention spécialement portée

⁽¹⁾ *Traité de Pathologie générale*, 2 vol. Paris, 1837.

vers l'une d'elles, offrant des garanties plus certaines d'expérience et d'habileté.

D'ailleurs, la division des maladies en externes et internes n'est pas purement topographique ou anatomique. Les premières ont des causes ordinairement faciles à apprécier: ce sont très-souvent des agents mécaniques, dont les effets sont manifestes et immédiatement observables. Les moyens de l'art, principalement chirurgicaux, sont directs et en général décisifs.

L'étude des maladies externes est donc plus simple, plus facile que celle des affections internes; aussi convient-il de commencer par elle. La chirurgie doit être la première école du médecin.

Quant aux considérations générales sur l'état morbide, elles s'appliquent également aux deux pathologies.

Ces généralités, que l'on pourrait regarder comme purement scolastiques, sont cependant assez importantes; elles fixent les idées sur la valeur des termes employés, expriment les notions déduites d'un grand nombre de faits, évitent d'inutiles répétitions, et donnent les nombreux préceptes sans lesquels l'observation clinique risquerait de demeurer infructueuse.

§ I. — Idée générale de la maladie.

Est-il nécessaire de définir la maladie? Le vulgaire lui-même sait ce que ce mot signifie. Néanmoins, il importe d'en rechercher le sens réel et scientifique. La maladie étant la suspension ou la déviation de l'état de santé, il faut d'abord tâcher de déterminer les véritables caractères de celle-ci.

A. — Caractères de la santé.

La santé résulte de l'intégrité matérielle des organes et du maintien, dans une juste mesure, de l'activité vitale qui les pénètre. Sous cette double influence, les fonctions s'exercent avec *facilité* et de plus avec un *sentiment agréable*. C'est

cette facilité, c'est le sentiment qui l'accompagne, qui forment le caractère le plus général et le plus apparent de la santé.

Cependant, il est des fonctions qui ne s'accomplissent qu'avec peine, qu'avec douleur; telles sont la menstruation chez quelques femmes, la parturition chez presque toutes; et néanmoins, ces actes ne sortent point du domaine de la santé. Ils résultent d'efforts éminemment nécessaires et conservateurs, qui ne troublent que momentanément l'harmonie vitale.

La *régularité* des fonctions a été indiquée comme formant l'un des principaux caractères de la santé. Mais celle-ci s'accommode d'irrégularités très-marquées. L'histoire des races, des tempéraments, des idiosyncrasies, montre qu'il n'existe, quant à l'exercice des fonctions, ni règle fixe, ni mesure constante.

Il y a une santé spéciale pour chaque individu; il n'en est pas un qui ne se distingue par quelque particularité, souvent par quelque anomalie. C'est pour le médecin l'objet d'une étude importante et qui doit se répéter à l'égard de chacun des sujets qu'il observe et dirige.

Il est enfin dans les organes des vices primitifs de conformation ou des altérations consécutives de position ou de formes, des modes ou des degrés variés de vitalité, avec lesquels l'ensemble de l'économie paraît assez bien s'accommoder, mais qui rendent la santé chancelante, incertaine, constituent une sorte d'état valétudinaire, ou une imminence morbide habituelle. Néanmoins, les individus chez lesquels cet état existe peuvent remplir leurs diverses fonctions et vivre assez longtemps; ils ne sont ni ne se croient réellement malades.

La santé n'a donc pas un type absolu; elle offre des nuances très-variées. Mais ce n'est pas aux limites extrêmes qu'elle peut atteindre qu'il faut l'étudier; c'est dans ce qui la caractérise le plus essentiellement et dans sa manifestation la plus ordinaire. On peut la définir: cet état, cette forme normale de la vie qui résulte de l'intégrité de l'organisme, et qui consiste dans l'exercice facile et plus ou moins régulier des diverses fonctions.

B. — *Caractères de la maladie.*

Toute atteinte notable portée à cette forme de la vie, toute déviation de cet état normal, constitue un dérangement, une maladie. La souffrance en est le résultat le plus général (1). Aussi les mots *maladie*, *affection* (2), *lésion*, *morbis*, *affectio*, *affectus*, *passio*, *ægritudo*, *νοσος*, *παθος*, expriment-ils la peine, le malaise, la douleur. Cependant il est des maladies qui ont l'insensibilité pour principal attribut. Il ne faut donc pas s'en tenir, pour donner une idée de l'état morbide, au sentiment le plus communément éprouvé.

On a défini la maladie un état en dehors de l'ordre naturel. C'est là ce qu'entendait Galien en l'appelant: *Status præter naturalis*. Pour lui, c'est l'état opposé à la santé (3). Cette définition a été répétée et commentée jusque dans le siècle dernier (4). On a même quelquefois traduit le mot *præter naturalis* par *contre nature*. C'était s'éloigner de son vrai sens.

La maladie n'est pas un état contraire à la nature; cet état n'est que trop dans la nature; la mort elle-même n'est-elle pas conforme à ses lois? Aussi quelques auteurs n'ont-ils vu dans la maladie qu'une déviation de l'état normal de l'organisme (5). Mais cette idée n'offre rien de précis. La santé pré-

(1) *Quidquid homini molestiam affert, morbus appellatur.* Hippocrate; *De flatibus*, ed. foës, p. 296.

(2) Les médecins de l'École de Montpellier distinguent le sens des mots *affection* et *maladie*. Celui-ci exprimerait la forme, la manifestation extérieure de l'état morbide; tandis que le mot *affection* en désignerait le fond, l'essence, la condition première; il serait alors synonyme de *diathèse*. Mais chaque jour, dans le langage médical pratique, on confond les mots *maladie*, *affection*, *lésion*, *altération morbide*, *état morbide*.

(3) *Naturalem omnium partium corporis constitutionem, sanitatem appellare libuerit. Si hoc est sanitas, ejus perfecto contrarium erit morbus vel constitutio præter naturam, aut læsæ operationis causa.* (*De differentiis Morborum. Opera*, class. 2, p. 2.)

(4) Klapp; *Commentatio sistens indagatorem naturæ morbi ejusque definitionis.* Marburgi, 1792, Coll., t. III.

(5) *Deflexus notabilis a convenientia cum naturæ consiliis, seu status in corporis, qui actiones ac phenomena haud congruentia cum finibus naturæ producit.* (Sprengel; *Institut. medicæ*, t. III, p. 3.) — Hufeland définit aussi la maladie une déviation de l'état naturel de la substance de l'homme vivant, par laquelle ses fonctions sont troublées. (*Pathogénie Bibl. germaniq.*, t. III, p. 200, et t. V, p. 58.)

sente de continuelles oscillations, des modifications et même des déviations, sans que celles-ci constituent un état pathologique.

Pour pénétrer plus avant dans l'essence de la maladie, on a voulu déterminer à quelle partie de l'organisme elle s'attaque primitivement, et quel en est le caractère dominant. Les uns en ont placé le siège dans les humeurs, d'autres dans les solides, d'autres dans des principes subtils, esprits, gaz, fluides impondérables, etc.

Les auteurs qui rattachent tous les actes de l'économie à la structure, au mécanisme des organes, n'ont vu dans l'état morbide qu'une altération matérielle de cette structure, alors même que la plus scrupuleuse investigation ne faisait rien découvrir d'anormal dans l'état des tissus.

Ceux qui ont admis l'existence réelle, distincte, d'un principe, d'un agent vivifiant dans les êtres organisés, ont été naturellement conduits à regarder cet agent comme le point de départ des lésions morbides élémentaires.

Il en est un grand nombre qui n'ont vu dans la maladie qu'un combat, un *effort salutaire* de la part de la nature, pour repousser les causes qui troublent l'harmonie des fonctions ⁽¹⁾.

Cette idée d'une réaction efficace et d'un travail organique réparateur formant l'essence de la maladie, s'appuie, il faut en convenir, sur des faits incontestables. Un homme s'expose ayant chaud à un froid vif; il tombe malade, la fièvre s'allume; bientôt une abondante transpiration s'établit, et il se trouve guéri. Un autre individu reçoit le contact brusque d'un corps dur qui déchire les chairs ou brise un os; au bout d'un certain temps, tous ces désordres sont réparés: l'os, les chairs ont repris leur continuité. Il s'est donc opéré un travail réorgani-

⁽¹⁾ Sydenham s'exprime ainsi: *Morbum quantum libet ejus causæ humano corpori advertentur, nihil est aliud quam naturæ conamen, materiæ morbificæ exterminationem, in ægri salutem omni ope molientis.* (*Obs. med. circa morb. acutor. hist.*, sect. 1, cap. I, p. 19.) — Voyez aussi Gaubius; *Pathologie*, trad. par Sue, p. 19. — Sprengel; *Institut. Pathol. generalis*, t. III, p. 13.

sateur; il a donc été possible de constater l'intervention d'une cause intérieure capable de réagir contre la cause extérieure du mal et de ramener la santé.

D'après Reil, la maladie serait un acte vital consistant dans la conversion des opérations ordinaires de l'organisme en d'autres anormales ⁽¹⁾. Selon Stark, elle serait un état positif ayant tous les caractères d'un procédé organique et offrant une répétition des formes naturelles de la vie ⁽²⁾. M. Cayol regarde la maladie comme une *fonction accidentelle* ayant pour but d'assimiler ou d'éliminer la cause morbifique et de réparer tous les désordres qu'elle a produits ⁽³⁾.

Déjà Borden avait comparé le travail organique suscité par l'état morbide, à celui que fait naître l'accomplissement d'une fonction physiologique. Il montrait, par exemple, l'analogie qui existe entre les périodes d'un accès de fièvre et les phénomènes de la digestion stomacale. Cette comparaison était elle-même empruntée aux anciens, qui avaient transporté du domaine de la physiologie à celui de la pathologie, l'hypothèse de la coction.

Mais ces idées, que semblent justifier les maladies aiguës lorsqu'une vive et utile réaction paraît en former le principal caractère, sont loin de pouvoir s'appliquer aux cas assez nombreux dans lesquels l'économie est comme frappée d'inertie, et où les organes semblent bien plutôt donner une démission que remplir une fonction. Trop souvent les efforts auxquels la nature se livre sont non-seulement impuissants, mais funestes. Lorsqu'à l'occasion d'une plaie grave le tétanos surgit, est-il le produit d'une réaction salutaire?

Il est des auteurs qui placent le caractère essentiel de la maladie dans la *manifestation* qui se traduit au dehors. La maladie consisterait, d'après eux, dans l'appareil symptomatique

⁽¹⁾ Extrait de sa *Pathol. génér.* (*Journ. univers. des Sciences médic.*, t. V, p. 21.) — Voyez aussi *Biblioth. german.*, t. III, p. 6; t. V, p. 3.

⁽²⁾ Extrait de ses *Fragments de Pathologie.* (Férussac; *Bullet. des Sciences médic.*, t. IX, p. 234.)

⁽³⁾ *Clinique médicale*, p. 35. — La définition de M. Gendrin est assez analogue; *Fièvre* t. I. Disc. prélim., p. XII.

qui la dénonce. Un individu serait censé bien portant, quoique atteint d'une affection grave encore dans un état latent. Aurait-il des tubercules dans les poumons, s'il n'en paraissait ni affaibli ni fatigué, il demeurerait dans la catégorie des personnes saines (1).

C'est porter un peu trop loin la rigueur et les conséquences d'une définition. Que de maladies sont, dans leur principe, tout à fait inaperçues! Les kystes, les tubercules, les tumeurs squirrheuses, les corps étrangers, etc., ont parfois plusieurs mois de date, avant que les personnes qui les recèlent s'en soient doutées et que leur santé ait paru s'en ressentir.

La maladie, pour ces personnes, ne daterait-elle que du moment où les symptômes ont apparu? Alors, les tubercules, le cancer et les autres lésions organiques ne constitueraient, dans leur principe, presque jamais de véritables états morbides. Mais ces lésions organiques ne sont elles-mêmes, le plus ordinairement, que les conséquences de modifications vitales, antérieures, successives, et déjà bien éloignées de l'état normal. Lorsque les désordres locaux commencent à se manifester, depuis longtemps la santé est sérieusement compromise, quoique paraissant excellente. La santé et la maladie pourraient donc coexister chez le même individu : la santé quant aux apparences, et la maladie dans le fond et dans la réalité.

Ces réflexions prouvent combien il est difficile de donner une notion à la fois exacte et complète de la maladie considérée en général. L'état morbide est si varié, souvent si complexe, qu'on se rend aisément compte de cette difficulté. Si l'on veut cependant réunir et embrasser d'un coup d'œil les modes divers que l'analyse y constate, on trouve :

Une lésion occasionnée immédiatement par un agent nuisible extérieur ou intérieur, produisant dans l'économie des phénomènes apparents ou des changements occultes;

Une réaction provoquée par cette lésion;

(1) Dubois d'Amiens; *Path. génér.*, t. 1, p. 22.—Littré; *Dict. de Méd.*, t. XVIII, p. 576.

Une évolution anormale, ou, comme le disent les auteurs allemands, un *processus* déviant du but physiologique;

L'accroissement d'activité d'une ou de plusieurs fonctions;

La diminution d'action de certaines parties;

L'altération des fluides;

Le trouble, la perversion ou l'aberration de divers actes et facultés;

L'établissement de nouvelles fonctions;

La production de substances, sans analogues dans l'économie;

La création d'organes nouveaux;

La transformation et la dégénération des tissus;

La détérioration générale de l'organisme.

Voilà quelques-uns des principaux traits de l'état morbide. On y découvre des phénomènes, des actes, des éléments nombreux, lesquels s'associent ou se succèdent dans des rapports déterminés.

C'est un fait très-remarquable que cet enchaînement de phénomènes, souvent fort régulier, qui fait prévoir et la marche et l'issue d'une maladie.

La maladie ressemble donc, quelquefois du moins, à un être qui naît, se développe, décroît et meurt.

Elle suit donc des lois analogues à celles de l'individu au sein duquel elle a pris naissance.

On a donc raison de la représenter comme une des formes de la vie. Or, la vie subit, pendant sa durée, des modifications, des transformations multipliées, qui font éclore, selon ses phases, des dispositions malades diverses. De même, le genre humain, pris dans sa généralité la plus étendue, parcourt, à travers la série des siècles, des périodes de progrès ou de dégradation auxquelles l'état morbide emprunte ou imprime son cachet.

Ainsi, certaines affections naissent et durent pendant un temps plus ou moins long, puis disparaissent. D'autres se montrent à leur tour, et semblent envahir le domaine de la pathologie. Plusieurs se modifient considérablement.

Il serait curieux de suivre les vicissitudes, les métamorphoses de l'état morbide aux divers âges du monde (1); mais ce n'est point ici le lieu de donner à cette étude, d'ailleurs très-vaste et fort ardue, les développements qu'elle exigerait.

§ II. — Définition des maladies.

On doit, autant que possible, dès qu'on entreprend l'étude d'une maladie, s'en former une idée exacte. Exprimer cette idée en termes concis, c'est définir l'état pathologique dont on s'occupe.

Sans cette précaution, on court le risque de confondre les sujets les plus différents. C'est parce que ce préliminaire n'a pas toujours été rempli, qu'on a vu des praticiens annoncer des résultats qui n'ont plus été retrouvés, des auteurs discuter sans s'entendre et s'enfoncer de plus en plus dans de confuses divagations.

S'il était possible de dévoiler la *nature* des diverses maladies, les définitions seraient bientôt trouvées. Mais la science n'en est pas encore à ce degré de perfection. Il est même souvent difficile de savoir quel mode de lésion vitale ou organique constitue l'état morbide et doit servir de base aux indications curatives (2).

Lorsque le caractère essentiel d'une affection ne peut être saisi, on doit signaler ses *attributs* les plus remarquables.

La nature ou l'exposition sommaire des principaux caractères d'une maladie, ne forme pas le seul trait important de sa définition. Il faut y ajouter la détermination précise de son *siège*, s'il est connu, c'est-à-dire de l'organe ou du tissu qu'elle

(1) Ce projet a été conçu par Quitzmann; *Quædam circa morbi historiam*. Monachii, 1838. — Voyez aussi, dans la thèse de M. Voisin, 1832, n° 207, le développement de cette proposition: *Le règne nosologique est comme le règne animal, dont certaines espèces disparaissent pour faire place à d'autres.*

(2) *Notio morbi cujuscumque vera nosologica ita comparata fit, necesse est, ut inde non solum ipsius morbi nunc præsentis, præcipuorumque ejus symptomatum ratio patescat; sed et præcipuè indicationes curativæ sponte indè fluant.* (Metzger præf., Hirsch def.; *De constituendis morborum notionibus*. Regiomonti, 1796, p. 3)

atteint primitivement et qui sert de point de départ aux phénomènes qu'elle présente.

Mais quelquefois on ne peut ni indiquer la nature ou les caractères essentiels, ni reconnaître le siège de la maladie. Alors la définition ne doit être qu'une description abrégée, un sommaire des phénomènes les plus constants.

C'est comme le signalement en vertu duquel une individualité quelconque est reconnue. Une ligne de démarcation, une *délimitation* précise se trace autour d'elle, la circonscrit, la met en relief et la distingue de toute autre.

§ III. — Notion historique des maladies.

Par la définition donnée, on a, autant que possible, précisé les caractères de la maladie. Mais divers traits peuvent manquer à cet aperçu préliminaire. Un excellent moyen d'en donner une idée plus complète est de suivre la série des travaux publiés sur ce sujet. Rien n'est plus intéressant que de voir se dérouler le vaste tableau des progrès successivement obtenus dans la voie de l'observation. On y trouve la désignation des sources auxquelles il faudra puiser, une rapide esquisse des faces sous lesquelles l'état morbide a été envisagé, une indication des points les plus importants qui devront fixer l'attention. C'est en même temps payer à nos illustres devanciers la dette de la reconnaissance.

Cette vue rétrospective a encore pour avantage de fixer sur les étymologies et sur la synonymie des mots employés.

L'*étymologie* donne une idée des opinions conçues ou des impressions manifestées par nos premiers maîtres. Elle doit, autant que possible, être recherchée. Quelquefois elle ne conduit qu'à une notion inexacte ou même absurde; mais souvent elle exprime une sensation, un fait, et par conséquent une vérité.

Les sensations varient selon les hommes, et chaque observateur exprimant ses idées d'une manière diverse, des noms différents ont dû être donnés aux mêmes objets. C'est en pa-